

Francis Falceto ▶

Musiques du Monde • FRANCIS FALCETO

Lorsqu'en 1986 Francis Falceto, producteur modèle et insatiable défricheur d'univers sonores, réédite le *Erè mèla mèla* de Mahmoud Ahmed (1975), le monde entier découvre avec stupéfaction les premiers accents de la musique éthiopienne moderne. Une décennie plus tard, il fonde la collection «Éthiopiennes» et exhume une à une les perles rares de ce chant singulier, égrenant peu à peu les maillons de ce chaînon manquant de l'Afrique musicale. En 2005, le réalisateur Jim Jarmush utilisait d'ailleurs des titres de cette collection pour la bande originale de son film *Broken Flowers*. Nous avions rencontré Francis Falceto en 1999 lors d'une tournée de Mahmoud Ahmed. Nous republions cet entretien, paru dans *La Griffe* n°74, à l'occasion de la conférence que Francis Falceto donne à Rennes dans le cadre du « Jeu de l'Ouïe » [lire ci-contre]

La Griffe : Comment as-tu découvert Mahmoud Ahmed ?

Francis Falceto : Un peu par hasard. A l'époque, je m'occupais du Confort Moderne et de l'Oreille est Hardie à Poitiers et au cours d'une party, un copain avait apporté un LP de Mahmoud Ahmed. Régisseur au théâtre de Poitiers, il avait fait une tournée en Afrique avec une compagnie théâtrale. Se baladant à Addis-Abeba, il avait entendu une musique qui lui plaisait et avait acheté ce disque. Ça se passait en avril 84 et ça nous a totalement allumés. On a fait des K7 qu'on a envoyées à nos potes journalistes et critiques musicaux et ça a été le *feed-back* immédiat. Il fallait donc faire quelque chose, creuser la question et quelques mois après je suis parti en Éthiopie pour voir de quoi il en retournait. Depuis quinze ans, ça ne m'a pas lâché, ça a complètement changé ma vie.

Qu'écoutais-tu à l'époque ?

Au Confort Moderne et à l'OH on écoutait toute la musique expérimentale de l'époque, toutes les extravagances musicales. Ce qui nous singularisait déjà, c'est qu'on le faisait sans la moindre contradiction avec les musiques du monde ; tout ce qui était ethno-quelque chose ne nous était pas étranger. Un certain nombre d'années avant la mode on mélangeait les avant-gardes et les musiques dites «du monde». Il y avait une ambiance extraordinaire, très excitée et excitante. J'accrochais énormément et la musique éthiopienne est tombée pile où il fallait.

Quelles sont les influences de Mahmoud Ahmed ?

Sa musique s'appuie sur le fond traditionnel éthiopien ; elle n'a rien à voir avec les autres musiques africaines, en particulier celles des pays voisins. Tout est joué avec des instruments européens (cuivres, guitares, batterie et clavier), c'est pour ça qu'on l'appelle musique moderne. Ses premières vedettes modernes ont été les modèles de Mahmoud. Il a démarré très tôt dans le métier ; dès le début des années 60, c'était quelqu'un qui comptait.

Dans quel univers a-t-il grandi ?

Dans l'univers sonore éthiopien. Il écoutait très peu de choses venant du reste du monde, plutôt la radio de la Garde Impériale qui avait son orchestre, un orchestre officiel comme celui de l'Armée. Tèqali Radio diffusait majoritairement, hormis la propagande et les discours de l'Empereur, beaucoup de musique de la Garde et de ses sections jazz, musique légère et pop locale. Déjà de la musique moderne.

Où se jouait la musique ?

Principalement à la radio. A partir de 1955, il y a eu le théâtre Haïlé Sélassié (tout s'appelait Haïlé Sélassié, hôpitaux, casernes, rues...), un magnifique théâtre qui avait son propre orchestre. Au nouvel an éthiopien, vers la mi-septembre, il y avait des concours entre tous les orchestres dans de grandes salles de 2 à 4 000 personnes. C'est là que le tube de l'année se décidait,

« Au nouvel an éthiopien, vers la mi-septembre, il y avait des concours entre tous les orchestres dans de grandes salles de 2 à 4 000 personnes. C'est là que le tube de l'année se décidait, ça pouvait durer huit heures. »

ça pouvait durer huit heures. Il n'y avait pas d'autre salle de concert en Éthiopie à part à Addis. Les bars et les hôtels sont apparus relativement tard, à la fin des années 50. Les musiciens des orchestres officiels, y compris le chanteur, y venaient clandestinement faire des extras mais ça leur était en principe interdit. Tout s'est développé très lentement car il y avait une haute main sur toutes les activités, y compris culturelles et musicales, de la part des institutions. Ça ne s'est vraiment ouvert qu'à partir de 68.

Comment s'est introduite l'instrumentation moderne ?

Les premiers cuivres sont arrivés en Éthiopie en 1897. Pour mémoire, en 1896, ce fut la première fois que des Africains battaient militairement une armée européenne qui voulait

coloniser le pays. Après cette victoire d'Adoua par Ménélik, tous les pays d'Europe sont venus le courtiser. Dans ce contexte, le Tsar de Russie lui a fait cadeau d'un kit complet de fanfare.

Les journaux de l'époque en témoignent, mais musicalement ce n'était pas terrible. Les choses sérieuses ont commencé vers 1924. A cette époque, Ras Tafari (nom civil du futur Haïlé Sélassié, couronné en 1930) a fait une tournée diplomatique, l'Éthiopie venant d'être admise à la Société des Nations. Au cours d'un arrêt à Jérusalem, il est accueilli par une fanfare de jeunes Arméniens rescapés du génocide perpétré par les Turcs. Séduit, il l'embauche et elle devient la fanfare officielle d'Éthiopie. Son chef d'orchestre, Nersès Nalbandian, commence à instruire les fanfares

« Je connais un certain nombre d'artistes qui ont écrit les plus grands tubes — que l'on entend quotidiennement à la radio depuis 30 ou 40 ans — qui vivent dans la misère. »

musique dans sa cuisine, l'enregistrer, pirater, d'où une baisse de qualité totale. Les 18 ans de dictature [ndlr : sous Mengistu de 1974 à 1991], le couvre-feu ininterrompu, ont complètement annihilé la musique moderne éthiopienne, qui se remet péniblement de ce tunnel.

Comment la musique a-t-elle évolué par rapport à la politique ?

Du temps de la dictature, du Derg, sous le règne de Mengistu, c'était abominable. Tout était encadré, il y avait censure avant et après enregistrement, incitation à l'esthétique réaliste socialiste. Il y a eu une baisse de la production, de grands artistes et chanteurs se sont exilés, c'était vraiment difficile de travailler à cette époque.

Et actuellement ?

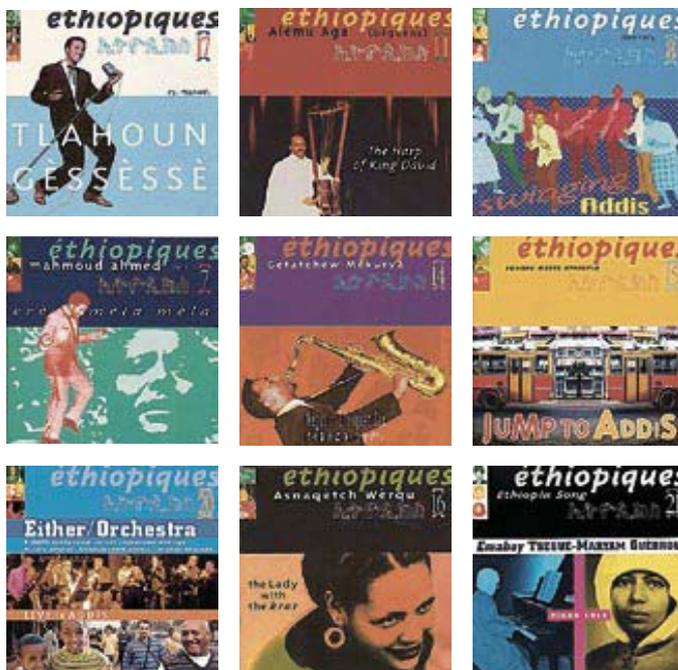
La musique moderne est dans le trou, elle a du mal à se remettre des vingt ans de dictature. Beaucoup de grands musiciens, pas seulement les chanteurs mais aussi les saxophonistes, claviers, arrangeurs, se sont exilés aux États-Unis et donc il ne restait plus grand monde en Éthiopie. Un autre facteur est l'arrivée du synthé et c'est une catastrophe à tout point de vue, musical, social et même visuel. Là où il y avait un big band avec une section de trois à vingt cuivres, aujourd'hui on met un synthé dans un bistrot et il fait la section de cuivres, de cordes, la basse, la batterie et c'est nul. En Éthiopie comme ailleurs, on ne peut pas remplacer un big band par un synthé.

Je reste optimiste pour l'avenir à moyen terme. Je trouve des raisons d'espérer en comparant la situation musicale de la France après-guerre à celle de l'Éthiopie après-dictature. A cette époque, Yves Montand chantait des chansons de cow boys, la chanson française était crypto-américaine. Il se passe la même chose en Éthiopie, il y a les syndromes Madonna et Mickael Jackson mais l'original est meilleur que la copie. Il faudra attendre cinq à dix ans avant de retrouver ses marques. En outre, il n'y a pas de société d'auteurs là-bas. Je connais un certain nombre d'artistes qui ont écrit les plus grands tubes — que l'on entend quotidiennement à la radio depuis 30 ou 40 ans — qui vivent dans la misère.

Qu'en est-il du renouveau de la tradition ?

Ça a été immédiat. Dès la fin du couvre-feu, fin 1991, ça a été la folie dans Addis. Une vie nocturne effrénée, des centaines de bistrots et de cabarets ont réouvert. Le vol.2 de la collection Éthiopiennes y saisit l'ambiance musicale, cinq ou six ans après les balbutiements d'une nouvelle démocratie. Le mélange de musiques traditionnelles issues des campagnes qui se greffe sur la grande ville et ses nuits, c'est totalement vivant, absolument formidable. Ça ne sonne évidemment pas de la même manière que les big bands, c'est maigre musicalement (1 à 2 instruments) mais c'est profondément la culture éthiopienne.

Propos recueillis par Jean Le Quiniou



▲ Quelques albums de la collection «Éthiopiennes»

éthiopiennes. Puis survient l'occupation italienne fasciste de Mussolini de 1935 à 1941. A la libération, une nouvelle vie commence et c'est là que se développe la musique moderne orchestrale avec un usage intensif des cuivres qui lui donne une couleur si particulière. Les guitares ne sont arrivées qu'au début des années 60.

Comment se diffusait la musique ?

Au début des années 60, il n'y avait pas de compagnie de disque. Le monopole de l'importation et de la fabrication de disque était dévolu à une institution nationale, l'Agheq Feqer Mahber (« Association Amour de la Patrie »), embryon du premier théâtre national éthiopien, qui ne faisait pas grand chose en matière de production, seulement quelques 78 tours ou 45 tours de musique traditionnelle. Le principal support de diffusion était la bande magnétique, à laquelle n'accédaient que la noblesse, la bourgeoisie et les bistrots de certains quartiers d'Addis où se déroulait la vie nocturne.

À partir de 1969, un producteur génial, pionnier, novateur, Amha Eshète, a commencé à braver le monopole d'état et fait presser les premiers disques sur son propre label. Ça a tout changé, tout le monde s'y est mis, il y a eu une production de disque relativement intensive. En moins de 10 ans, 500 disques ont été publiés.

Il y avait peu de marché et d'appareils, même durant les dernières années du règne d'Haïlé Sélassié (début 70). Le super hit tirait à 5000 exemplaires, la vente moyenne de 2 à 3000, le plus souvent 700 à 800. Tout ça a été renversé à la chute d'Haïlé Sélassié mais surtout par l'arrivée de la K7, qui a révolutionné le marché. N'importe qui pouvait faire de la

- Conférence le 7 décembre aux **Champs Libres** (14h30, suivie du concert de Badume's Band) ; concert du saxophoniste éthiopien Getatchew Mekuria avec The Ex le 8 décembre à Rennes (**salle de la Cité**) dans le cadre des **Trans Musicales** [lire ci contre] ; concert de Mahmoud Ahmed et Badume's Band le 22 décembre à **Brest** (La Carène, 02 98 44 93 15) ; concerts de Badume's Band seuls le 6 décembre à Rennes (salle de la Cité, dans le cadre des **Trans Musicales**), le 15 décembre à Guémené sur Scorff (salle des Fêtes, dans le cadre de DAW).
- CD's : Collection «Éthiopiennes» 23 volumes parus (Buda Musique / Socadisc) / Badume's Band « Addis Kan » (Innacor)